

Ballades hébraïques

Else Lasker-Schüler

Volume 41, numéro 3 (243), juin 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32150ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lasker-Schüler, E. (1999). Ballades hébraïques. *Liberté*, 41(3), 4-28.

ELSE LASKER-SCHÜLER

BALLADES HÉBRAÏQUES *

RÉCONCILIATION

Une grande étoile va tomber sur mes genoux...
Pendant la nuit nous devons veiller,

Prier en ces langues
Qui sont gravées comme des harpes.

Pendant la nuit nous devons nous réconcilier —
Tellement Dieu nous inonde.

Nos cœurs sont des enfants,
Qui, fatigués, doucement voudraient se reposer.

Et nos lèvres veulent s'unir,
Pourquoi hésites-tu ?

Mon cœur n'est-il pas près du tien —
Toujours ton sang colore mes joues en rouge.

Pendant la nuit nous devons nous réconcilier,
Si nous nous caressons, nous ne mourrons pas.

Une grande étoile va tomber sur mes genoux.

* Traduction du recueil *Hebräisches Balladen*, par Alain Cuerrier, avec la complicité de Hildegund Janzing. Inédit en français. Voir la notice bibliographique à la fin de l'ensemble des poèmes.

MON PEUPLE

Le roc pourrira,
Duquel je viens
Et pour lequel je chante un chant divin...
Brusquement hors de la voie je tombe
Et je ruisselle tout en moi
Au loin, seule, sur la pierre des lamentations
Vers la mer.

Je me suis tant détachée
De la fermentation du moût
De mon sang.
Et toujours et encore l'écho
En moi,
Lorsque vers l'Est horriblement
Mon peuple,
Le roc pourri,
Crie vers Dieu.

ABEL

Les yeux de Caïn ne sont pas dans la grâce de Dieu,
Le visage d'Abel est un jardin d'or,
Les yeux d'Abel sont des rossignols.

Accompagnant les cordes de son âme,
Abel chante à jamais de façon lumineuse,
Mais les fossés de la ville traversent le corps de Caïn.

Et il abattra son frère —
Abel, Abel, ton sang teint profondément le ciel.

Où est Caïn, car je veux l'assaillir :
As-tu abattu les jolis oiseaux
Dans le visage de ton frère ?!!

AGAR ET ISMAËL

Les petits fils d'Abraham jouaient avec des coquillages
Et faisaient flotter les nacelles de nacre ;
Alors Isaac s'appuya anxieusement contre Ismaël

Et les deux cygnes noirs chantèrent tristement
Autour de leur monde tacheté de tons ténébreux,
Et Agar, la répudiée, déroba rapidement son fils.

Elle versait dans sa petite sa grande larme,
Et leurs cœurs bruissaient comme la source sacrée,
Et même se précipitaient comme des autruches.

Mais le soleil brûlait éblouissant sur le désert
Et Agar et son petit garçon s'enlisaient dans la robe jaune
Et mordaient dans le sable brûlant de leurs
dents blanches de nègre.

JACOB ET ÉSAÛ

La servante de Rébecca est une étrangère céleste,
L'ange-femme porte une tunique de feuilles de rose
Et une étoile sur sa face.

Et toujours lève-t-elle les yeux vers la lumière,
Et ses mains douces ramassent
Un plat de lentilles d'or.

Jacob et Ésaü fleurissent de son être
Et ne se disputent pas les friandises,
Qu'elle leur donne à partager sur ses genoux.

Le frère cède au cadet la chasse
Et tout son héritage pour le service de la servante ;
Il frappe rageusement les broussailles autour
de ses épaules.

JACOB

Jacob était le buffle de son troupeau.
Quand il piétinait avec ses sabots,
Sous lui jaillissait la terre.

Meuglant il laissait faire ses frères pie,
Courait dans la forêt vierge, vers les fleuves,
Étanchait là le sang de la morsure des singes.

À cause des douleurs d'épuisement ressenties
aux chevilles
Il s'affaissait fiévreusement à genoux devant le ciel,
Et sa figure bovine créait le sourire.

 JOSEPH EST VENDU

Fourbus les vents jouaient encore avec les palmiers,
 Si noir faisait-il déjà à midi dans le désert,
 Et Joseph ne vit pas l'ange qui le saluait du ciel,
 Et il pleura, portant la peine de l'amour de son père,
 Et chercha cependant les cocos de son cœur ombragé.

La bande colorée de ses frères se retirait vers
 l'Orient divin,

Et déjà ils regrettaient leur très grave méfait,
 Et sur le chemin de sable tombait l'odieuse
 récompense d'argent.

Mais les hommes étrangers enchaînaient le fils de Jacob,
 Jusqu'à le menacer de rouiller ses chairs par le fer.

Ainsi, avec ferveur, s'adressait souvent Jacob à
 son Seigneur,

Ils portaient les mêmes barbes, écume traite d'une
 ânesse.

Et chaque fois Joseph croyait que — son — Père
 regardait à travers les nuages...

Et il marchait à grands pas par-dessus les sommets sacrés
 des montagnes, à suivre ses traces,
 Jusqu'à ce qu'il s'assoupisse, désesparé, sous une étoile.

Les acheteurs écoutaient l'enfant enlevé.

Le recueillement de son père s'exhalait de ses cheveux.

Ils déliaient la marchandise de sang noble,

Le poussant à porter le prophète de Canaan sur
 une civière,

Et à diriger les chameaux chargés à travers le sable.

L'Égypte brillait solennellement dans le
manteau de couleur or,
Puisque cette année-là la moisson eut lieu lors du jour
sacré.

La petite caravane — finalement — touchait à son but.
Ils portaient Joseph dans la maison de Putiphar sur le Nil.
À ses rêves pendaient toutes les gerbes d'interprétation.

PHARAON ET JOSEPH

Pharaon répudie ses femmes florissantes,
Elles exhalent le parfum des jardins d'Amon.

Sa tête de roi repose sur mon épaule,
Dont s'échappe une odeur de blé.

Pharaon est d'or.
Ses yeux vont et viennent
Comme les flots chatoyants du Nil.

Mais son cœur est couché dans mon sang ;
Dix loups venant s'abreuver à ma source.

Toujours Pharaon pense
À mes frères,
Qui me jetèrent dans la citerne.

Dans le sommeil ses bras deviennent des colonnes.
Et menacent !

Mais son cœur rêveur
Bruit en moi.

C'est pourquoi mes lèvres disent
De douces et grandes choses,
Dans le blé de notre matin.

MOÏSE ET JOSUÉ

Lorsque Moïse atteignit l'âge divin
Il saisit Josué, le Juif farouche,
Et le sacra roi de son peuple.

Alors une douce aspiration traversa Israël —
Car le cœur de Josué les rafraîchit comme un puits.
Le corps juif du peuple biblique était son autel.

Les servantes aimaient bien le frère couronné —
Comme le buisson ardent, ses cheveux brûlaient
doucement ;
Son sourire saluait l'étoile natale si ardemment
souhaitée,

Que le vieil œil moribond de Moïse vit éclore,
Lorsque son âme lasse de lion cria au Seigneur.

SAÛL

Au-dessus de Juda le grand Melech ne trouve aucun
sommeil.

Un chameau de pierre soutient son toit.

Les chats se glissent craintivement entre les colonnes
fissurées.

Et sans lumière la nuit descend dans la tombe,

L'œil infini de Saül rétrécissait en un disque.

Les pleureuses remontent à la surface et gémissent.

Mais devant ses portes se dressent les Cananéens.

— Il vainc la mort, cette première invasion —

Et brandit les massues avec cinq fois cent mille hommes.

DAVID ET JONATHAN

Dans la Bible nous sommes inscrits
En entrelacs multicolores.

Mais nos jeux d'enfant
Continuent de vivre dans l'étoile.

Je suis David,
Toi, mon compagnon de jeu.

Ô, nous peignons de rouge
Nos cœurs blancs de bélier !

Comme les bourgeons des psaumes de l'Amour
Sous un ciel de fête.

Mais tes yeux d'adieux —
Toujours tu me quittes par un baiser silencieux.

Et qu'est-ce que ton cœur
Encore sans le mien —

Ta douce nuit
Sans mon chant.

DAVID ET JONATHAN

Ô Jonathan, je pâlis en ton étreinte,
Mon cœur tombe solennellement en des plis obscurs ;
À ma tempe, tu soignes la lune,
Tu dois recevoir l'or des étoiles.
Tu es mon ciel, toi mon compagnon aimé.

J'ai regardé si négligemment le monde froid
Dans le ruisseau toujours éloigné...
Pourtant, maintenant qu'il tombe de mon œil,
Dégelé par ton amour...
Ô Jonathan, tu cueilles cette larme royale,
Elle brille soyeuse et fertile comme une fiancée.

Ô Jonathan, toi le sang de la douce figue,
Grappe parfumée à mes branches,
Toi, anneau sur la peau de ma lèvre.

ABIGAYIL

En robe de bergère elle sort de la maison du Melech
Vers son troupeau de jeunes dromadaires.

Dans sa noble course avec les chevaux sauvages
Elle mène, hors de la ville, les chèvres d'argent,
Jusqu'à ce que les améthystes du soir soient enfilées
autour des terres,

Et de la fille s'inquiète le roi Saül.

Elle n'abandonnait pas le bétail perdu
Aux chacals affamés du désert,
Et portait à son bras la cicatrice d'une morsure souillée
de sang ;

Arrachant encore le chevreau de la gueule de la lionne.

— Le prophète aveugle le prévoyait chaque fois...

Les graminées grelottaient dans la vallée de Juda.

Sur les genoux de son père la petite Abigayil dormait,
Lorsque sur Juda le souverain d'Israël prêtait l'oreille,
Par-delà le peuple hittite hostile.

— Le scarabée de leur couronne était corrompu. —

Mais loyale la lune veillait sur les biens de Melech,

Et leurs guerriers s'entraînaient au tir à l'arc.

Jusqu'à ce que le Tout-Puissant ôte la vie aux bergers d'or.

« Le Père Abraham »... explique gravement le Melech à
son enfant :

« Celui-ci est demeuré dans sa pure lumière éternelle. »

Et aussi sa tardive petite étoile, très claire et blanche,
brillait-elle ;

On pouvait encore la voir scintiller dans le vent ;

« Autrefois son père la portait, un agnelet pascal, sur
l'ordre de son Seigneur. »

Lorsque dans les champs fleurissait le riz nouveau,
Saül ferma ses deux yeux puissants de Juif,
Et son Abigayil rencontra un ange dans le pâturage,
Qui annonçait: « Jéhovah a éteint l'âme de ton Père »...

ESTHER

Esther est élancée comme un palmier,
Les brins de blé ont l'odeur de ses lèvres
Et sur Juda tombent les jours de fêtes.

La nuit son cœur repose sur un psaume,
Les idoles épient dans les salles.

Le roi sourit à son approche —
Car partout Dieu pose son regard sur Esther.

Les jeunes Juifs composent des hymnes à la sœur,
Qu'ils gravent sur les colonnes de leurs vestibules.

BOOZ

Ruth cherche partout
Des bleuets d'or
En passant devant les tentes des gardiens du pain.

Elle couvre de douces bourrasques
Et de jeux étincelants
Le cœur de Booz ;

Celui-ci ondoie très haut
Dans ses jardins d'orge
Vers la moissonneuse inconnue.

RUTH

Et tu me cherches devant les buissons.
J'entends tes pas gémir
Et mes yeux sont des gouttes obscures et lourdes.

Dans mon âme tes regards doucement fleurissent
Et se gonflent,
Quand mes yeux vagabondent dans le sommeil.

Au puits de mon pays
Un ange se dresse,
Qui chante l'hymne de mon Amour,
Qui chante l'hymne de Ruth.

SABAOT

Dieu, je t'aime dans ton habit de roses,
Quand tu t'avances, Sabaot, hors des jardins.
Ô, toi Dieu adolescent,
Toi poète,
Solitaire, je bois à ton parfum.

Ma première fleur de sang aspirait à toi,
Mais viens donc,
Toi doux Dieu
Toi Dieu camarade de jeu,
L'or de ta porte se fond à mon désir.

SULAMITE

Ô, j'ai appris de ta douce bouche
À trop connaître de félicités !
Déjà je sens les lèvres de Gabriel
Brûler sur mon cœur...
Et le nuage nocturne boit
Mon rêve profond, celui d'un cèdre.
Ô, comme ta vie s'offre à moi !
Et je meurs
Avec la douleur florissante du cœur
Et je me dissipe dans l'espace des mondes,
Dans le temps,
Dans l'éternité,
Et mon âme se consume dans les couleurs du couchant
De Jérusalem.

À DIEU

Tu ne t'opposes pas aux étoiles, bonnes ou mauvaises ;
Tous leurs caprices se répandent.
Sur mon front le sillon me fait mal,
La profonde couronne avec la ténébreuse lumière.

Et ma terre est silencieuse —
Tu ne fais pas obstacle à mes caprices.
Dieu, où es-tu ?

Je voudrais prêter l'oreille près de ton cœur
Avec ta lointaine proximité me substituer,
Quand, transfigurées en or,
Toutes les bonnes et mauvaises fontaines bruissent
Dans ton royaume
En lumière mille fois bénie.

Morte à Jérusalem il y a plus de cinquante ans, Else Lasker-Schüler (1869-1945) fut l'une des figures marquantes de l'expressionnisme allemand. On lui doit le titre de l'importante revue *Der Sturm* que son deuxième mari, Herwarth Walden, fonda en 1910. Malgré son importance — et la fascination qu'elle a exercée —, son œuvre tant romanesque que poétique ou théâtrale demeure inconnue, ou peu s'en faut, dans le monde francophone. Son œuvre poétique, tout au moins, souffrait d'une traduction à venir. Il y a plus. En 1945, à Jérusalem, c'est déjà une figure oubliée qui meurt. La guerre a brisé l'extravagance d'une « juive pornographique ». Alors que son génie remplissait les nombreux cafés littéraires de Berlin, tel le Café des Westens, où elle rencontra Gottfried Benn, ou le Romanisches Café, il n'est plus que poussière après un exil de douze ans s'achevant le 22 janvier, malgré l'obtention du prestigieux prix Kleist en 1932, peu avant son départ de Berlin. Par ailleurs, Gottfried Benn défendra le génie du « Prince de Thèbes » ainsi que la curieuse beauté de ses poèmes. Benn soulignera à la fin de sa vie qu'Else Lasker-Schüler « était la plus grande poétesse que l'Allemagne ait jamais eue ». Pour Karl Kraus, elle sera « la plus forte et la plus égarée des apparitions lyriques de l'Allemagne moderne ». D'aucuns s'accordaient à voir dans ses *Ballades hébraïques* ses poésies les plus parfaites. On retiendra que la fantaisie qui accompagna sa vie et son œuvre ne ternissait pas, au contraire, sa grande générosité et sa tolérance pour les diverses religions.

Bibliographie

Œuvres poétiques en allemand

Else Lasker-Schüler, *Gedichte 1902-1943*, 3, München, Aufl. Deutscher Taschenbuch Verlag, 1990. (Ce livre comprend tous les recueils de l'auteur.)

Else Lasker-Schüler, *Verse und Prosa aus dem Nachlaß*, Frankfurt am Main, Hrsg. Kraft, W. Suhrkamp Verlag, 1996. (Poésies et proses posthumes)

Œuvres traduites

Else Lasker-Schüler, *Your Diamond Dreams Cut Open my Arteries: Poems by Else Lasker-Schüler*, transl. by Newton, Chapel Hill, R. P. The University of North Carolina Press, 1982. (Choix de poèmes)

Else Lasker-Schüler, *Mon cœur*, trad. par A. Yaiche, Paris, Maren Sell, 1989. (Recueil de lettres adressées à son deuxième mari, Herwarth Walden)

Else Lasker-Schüler, *Moi et Moi*, trad. par H.-A. Baatsch, Paris, Christian Bourgois, 1990. (Pièce de théâtre fantaisiste, de facture moderne, qui fait intervenir Faust, Méphisto, Hitler, etc.)

Else Lasker-Schüler, *Concert*, transl. by Snook, Lincoln & London, J. M. University of Nebraska Press, 1994. (Petites proses d'ELS, sans doute parmi les plus intéressantes)

Else Lasker-Schüler, *Le Malik: une histoire d'empereur*, trad. par Capgras, Paris, G. & S. Hass. Fourbis, coll. SH, 1994. (Récit fantaisiste à clefs)

Else Lasker-Schüler, *Mon piano bleu*, poésie complète, tome 1. trad. par Jean-Yves Masson et A. Yaiche, Paris, Fourbis, coll. SH, 1994. (Traduction des recueils suivants: *Meine Wunder* [Mes merveilles], *Meinem so geliebten Spielgefährten Senna Hoy* [À mon compagnon de jeu tant aimé Senna Hoy], *Meinem reinen Liebesfreund Hans Ehrenbaum-Degele* [À mon pur ami d'amour Hans

Ehrenbaum-Degele], Gottfried Benn, Hans Adalbert von Maltzahn, *Konzert* [Concert], *Mein blaues Klavier* [Mon piano bleu])

Sur l'auteur

Pierre Mertens, *Les Éblouissements*, Paris, le Seuil, coll. Fiction & Cie, 1987. (Biographie romancée de G. Benn, l'un des nombreux amants d'ELS et l'un de ses plus grands admirateurs)

M. Rachline, *La muse de Berlin : le roman d'Else Lasker-Schüler (1869-1945)*, Paris, Olivier Orban, 1987. (Biographie romancée)

Alain CUERRIER